

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Que la mode est donc despote et singulière ! Non seulement elle gouverne nos toilettes, mais elle nous impose des lois de bienséance, et dans l'un et l'autre cas, elle frise souvent le ridicule ; malgré cela, nous nous soumettons. . .

Y a-t-il, par exemple, quelque chose de moins rationnel que cet usage, admis aujourd'hui dans les salons les plus aristocratiques, de ne pas annoncer ? — Faites-vous une visite, le valet de chambre qui vous précède silencieusement jusqu'à la porte du salon s'efface pour vous laisser passer, et, sans rien dire, vous faites votre entrée au milieu d'un silence quelquefois imposant. — Les conversations les plus animées arrêtent, en effet, par le fait même d'une nouvelle arrivée. — Quel embarras est le vôtre, si vous n'êtes pas comptée parmi les familiers de la maison ! La maîtresse de céans aura beau aller au devant de vous, avec les compliments les plus aimables, vous n'en serez pas moins une inconnue pour le reste de la compagnie.

En acceptant cet usage, on aurait dû en même temps interdire les malicieuses propos. Il arrive, en effet, que certaines réflexions moqueuses prennent une teinte d'impertinence par suite de la présence d'une personne intéressée, qu'on ne connaissait pas ; son nom annoncé aurait mis en garde. Un duel, qu'on est parvenu à tenir caché, n'a pas eu d'autre cause, tout dernièrement.

Nous plaignons bien les maîtres et maîtresses de maison, dont le rôle, si délicat en lui-même, devient chaque jour plus difficile. Dans les réunions du soir, les malheureux n'ont pas un instant de repos, tant ils sont occupés par les présentations à faire.

Qu'il y a donc, en ce moment, de jolies nouveautés en étoffes de soirée !

Rien n'égale en élégance les crêpes de Chine Louis XV de teintes

pâles (bleu, paille, rose, vert, lilas,) à rayures brodées en relief, de nuances tellement effacées que le tout se confond et forme une harmonie et une douceur de tons enchanteresses. Nous aimons également ces luxueux pékins de toutes couleurs claires, à rayures mates et rayures satinées, que l'on mélange avec des tissus unis, assortis à l'une ou l'autre rayure.

Jamais on n'a tant porté de tulle, en robes de bal, que cette année ; c'est, du reste, l'étoffe la plus propice à ce genre de toilette, se prêtant aux draperies soufflées au vaporeux. . . Pour notre goût, nous préférons de beaucoup le tulle uni aux tulles brodés et lamés (or, argent, acier), lesquels cependant sont dans le goût du jour.

Nous avons vu, sous ce rapport, de vraies merveilles, que nous devons cependant signaler : de légers semis de fleurs avec guirlandes en bordure ; des dessins chargés et ténus, mêlés de soies brillantes ; enfin, des broderies tout en soies variées. Des entre-deux et des dentelles assorties forment les garnitures de ces tulles. Une couturière intelligente tire un parti admirable de ces matières, à preuve ce modèle : — Robe princesse décolletée et manches courtes en faille saumon clair ; le bas du jupon, à traîne accentuée, est entouré d'un seul volant orné d'un plissé ; celui-ci est voilé par une dentelle lamée argent et mélangée de soies vert-pâle ; une ruche assez large forme la tête du volant avec un entre-deux semblable à la dentelle et posé au milieu.

lieu. Tunique Juive en tulle blanc, à semis de broderies argent et soies vertes, garnie sur tous ses bords d'entre-deux lamés et brodés. Feuillage brunis et groupes de fleurs « jardinière » posés avec grâce sur l'ensemble de la toilette. — Inutile d'ajouter que cette robe a obtenu un très-grand succès.

Très-accueillie en haut lieu, la capote de peluche bleu ciel,



P. N° 297. — SORTIE DE THÉÂTRE.

Modèle de Mme Mélanie Percheron (rue la Paix, 24, et rue Vivienne, 30).

avec son fond mou formant bavolet, sa grande plume de nuance assortie, à côte découverte, posée à plat sur la passe qu'elle recouvre presque complètement. Une dentelle crème légèrement ruchée s'échappe du bord intérieur comme un tour de tête, et une paire de brides en ruban complète ce chapeau qui ne manque pas de caractère. Cette capote convient surtout aux femmes blondes se coiffant à bandeaux plats et chignon tombant; elle n'est pas jolie posée trop en arrière.

De quelque façon que soient placées les brides ou les barbes d'un chapeau, on doit toujours s'arranger de telle sorte que les oreilles restent en dehors, c'est-à-dire découvertes. La mode veut qu'on porte des mentonnières, mais les modistes n'entendent pas qu'elles servent à quelque chose... Quelques femmes portent la barbe de dentelle noire ou crème en cravate autour du cou, faisant un large nœud devant; pour l'œil, le résultat est le même.

La LINGERIE continue d'être extrêmement luxueuse et il n'est pas de bonne maison dont la vitrine ne contienne de vraies merveilles de goût. Ce sont des parures ordinaires en batiste avec large ourlet à jour, ou en toile et broderie mate; des collerettes et sous-manches en organdi et valenciennes plissés à la paille, puis rentrés à triple pli; des colliers et bracelets (formant col et manchettes) en soie brochée bleue, rose, etc., toute coulissée, avec bords en petite valenciennes; puis des fichus de toutes formes, en carré, en châle, composés de belles dentelles Louis XIII, genre antique, genre Renaissance, vieilles valenciennes, malines, etc.: une draperie en faille, soie brochée ou velours, soutient la dentelle et constitue le corps de la parure; puis encore des manchettes Louis XV, à volant de dentelle, pour les manches de robe qui s'arrêtent au coude. Semez à travers tout cela des bouquets de fleurs pour le corsage et les cheveux, des nœuds de ruban, des pouffs, des coiffures variées, et vous aurez une faible idée du goût coquet et fécond de nos lingères parisiennes.

Mary d'AUBERVILLE.

P. S. — Depuis que la mode nous ramène au goût des vieilles dentelles, toutes les femmes sortent de leurs cartons poudreux les trésors qu'elles possèdent en ce genre. Malheureusement le temps respecte peu de choses, et la dentelle, pour sa part, en souffre grandement. Nous avons pensé rendre un très-réel service à nos lectrices en leur indiquant la maison PÉCHIN (rue de Vaugirard, 73), pour le blanchissage à neuf et les réparations de dentelles. C'est une maison fort estimée, qui date de 1827, et si les noms de Guérin et de Gaillat sont honorablement connus, Mme Péchin qui leur a succédé a conservé toutes leurs excellentes traditions.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 297.

SORTIE DE THEATRE. — Sorte de mantille en tulle et dentelle espagnole blanche. Qu'on se figure un châle carré assez grand, une pointe plissée formant tout le haut de la coiffure; les côtés encadrent le visage et les deux pointes sont gracieusement nouées au milieu du corsage; enfin la quatrième pointe tombe derrière jusqu'au bas de la taille. Des nœuds de ruban crème ornent le haut et le bas de la coiffure.

G. N° 598.

1. Capote en velours de couleur prune. Fond mou, formant bavolet derrière, et passe drapée. Touffe de plumes ombrées sur le sommet avec rose

thé. Tour de tête en dentelle Colville et brides en surah crème nouées et passées dans un anneau d'or.

2. Bonnet du matin en tulle crème. Large fond mou et passe ronde. Ruche de dentelle crème sur les bords et barbes assorties nouées derrière. Barbe pareille sur le milieu du fond de tulle et ruban gros bleu tout autour.

3. Fichu pour robe ouverte, composé d'une dentelle Colville, d'un plissé de crêpe lisse, et d'une écharpe en ruban crème qui les sépare; simple nœud pour terminer.

4. Col paysan en toile, à bords dentelés et brodés à l'anglaise.

5 et 6. Cuirasse de cachemire blanc, nuance crème (vu de devant et de dos). Col montant, garniture de lisérés et de biais de faille crème, encadrés de dentelle Colville (ou lamée or). Cette garniture dessine un corselet derrière et devant; les boutons, très-petits, sont dorés.

G. N° 603.

TOILETTE DE VISITE. — 1 et 2. Costume en faille grise et fantaisie écossaise, vu sous deux aspects. — Jupon de faille, à traine, entouré d'un très-haut volant quatre fois coulissé et formant tête; deux biais de faille, assortie au jupon encadrent le coulissé. — Polonoise en fantaisie, de forme princesse devant, à basque carrée derrière où la jupe se divise en deux parties; celles-ci sont croisées l'une sur l'autre et drapées gracieusement comme l'indique la première figurine. Un col pointu, en faille, orne le haut du dos et se confond devant avec des biais de même étoffe; ceux-ci encadrent les boutons de soie des devants, et suivent tous les bords de la polonoise avec des franges « chardon » de nuances assorties à celles du costume. Poche entonnoir, terminée par un nœud de faille et des franges. La manche est garnie d'un plissé de faille soutenu par des coques; un demi parement bordé de faille et de boutons le recouvre en partie. — Lingerie plissée en toile. — Chapeau de feutre, à fond mou, en faille formant bavolet. Écharpe en gaze de soie crème, nouée sur le bavolet et fixée sur le sommet en un nœud et une boucle d'or. Bandeau assorti devant et boucle pareille.

G. N° 604.

TOILETTE D'APPARTEMENT (présentée sous deux aspects : de trois quarts et de face). — Costume en belle « fantaisie » de laine, de couleur prune. Jupon à courte traine, entouré d'un volant à tête coulissée quatre fois et dont les bords sont garnis de tresse mohair de teinte plus foncée. — Tablier ouvert devant, avec bords découpés en dents pointues; celles-ci sont bordées d'un galon étroit et chaque pointe est réunie au milieu par un bouton et une boucle. Une tresse encadre à plat ces bords dentelés, entourant également le tablier jusque derrière où il reste fixé. Ici une largeur unie et indépendante forme deux larges boucles qui retombent toutes plates l'une sur l'autre; le reste flotte naturellement. Longue poche bordée, toute coulissée dans le haut et placée sur le côté du tablier. — Cuirasse très-longue derrière, à basque plate et garnie de tresse mohair. Le dentelé du tablier se répète devant à partir du milieu du corsage, avec cette différence que les dents sont ajoutées sous la garniture et que les pointes se fixent aux boutons de la cuirasse. Col montant et petits revers placés sous la tresse. Le bas des manches rappelle la disposition du dentelé, reposant sur un plissé qui compose toute la hauteur de dessus. — Lingerie en toile festonnée.

Description de la figurine coloriée L. n° 69.

(Annexe de l'édition n° 3.)

TOILETTE DE BAL. — Jupon de satin blanc à traine, recouvert de tulle blanc coulissé en long et formant des rayures de bouillonnés; le bas est entouré de cinq volants de tulle ruché à bords découpés. Une écharpe en surah lilas, ornée d'application de Bruxelles, est drapée autour de la jupe en partant du bord de la basque; après avoir décrit un large cercle, elle se fixe sur le côté avec un groupe de pois de senteur roses et des boucles de ruban assorti; elle se divise ensuite en deux parties qui ornent le milieu du jupon derrière et vont se perdre de l'autre côté sous un groupe pareil au précédent. — Cuirasse en satin recouvert de tulle, décolletée en carré, lacée derrière et ayant deux pointes devant. Manches courtes, bouffantes, en surah lilas et ruché de tulle blanc. Draperie en surah formant bretelles devant et derrière; nœud de ruban et touffe de pois de senteur aux épaules et au bas de la taille.

(Voir la description des gravures coloriées à la page 83.)

PLANCHE G. N° 598. — DESCRIPTION, PAGE 74.



MODES ET LINGERIE

CHRONIQUE MONDAINE

Le bal donné à l'Élysée par le Président de la République a recommencé, l'autre semaine, toutes les splendeurs et toutes les magnificences déjà constatées l'an passé. Il est impossible de pousser plus loin que l'a fait la maréchale de Mac-Mahon, qui a présidé elle-même à tous les détails d'organisation de cette fête, le soin d'une belle et commode hospitalité. Le promenoir, qui s'étend sur toute la longueur des salons, était passé, cette fois, du rouge au bleu ciel, et cette teinte lui allait infiniment mieux que la première. On dansait dans deux salons. L'un, tendu d'étoffe cramoisie, était rehaussé par des panneaux reproduisant, en admirables tapisseries des Gobelins, la vie de Marie de Médicis, peinte par Rubens.

On causait dans les salons du premier étage où, par parenthèse, avait été installé, cette année, dans la salle à manger particulière du président, un buffet très-visité. C'était le lieu d'élection de la conversation et comme un *raout* particulier de la fête même.

Là les robes se déployèrent plus à l'aise qu'au milieu de la foule piétinante qui encombra le rez-de-chaussée, et l'on y pouvait mieux juger de leur mérite et de leur style. C'est dans ces salons qu'il fallait se rendre pour constater l'heureuse révolution que vient d'opérer la mode.

En présence d'une assemblée qui comptait des altesses royales parmi ses membres, assemblée aussi nombreuse que choisie, a eu lieu la restauration des jupes unies.

Il en est des modes comme des coryphées de la politique. Avoir été est leur raison de redevenir. Il ne faut donc pas s'étonner si les jupes unies, en vogue auprès de nos mères et grand-mères, reprennent aujourd'hui le haut du tapis des salons parisiens.

Paniers Louis XV, retroussis Marie-Antoinette, falbalas Trianon de toute sorte, revers Directoire, sont renvoyés au musée des antiques pour faire place à la jupe unie et à son déploiement harmonieux et grandiose. A peine tolère-t-on quelques nuages de tulle pour l'agrémenter et la couper un peu.

Les étoffes « qui se tiennent debout », comme on disait naguère, les brocatelles, les velours frappés, les tissus brochés et façonnés paraissent reconquérir les suffrages féminins ; la matière va l'emporter sur la forme.

La jupe unie a pour elle la noblesse et la dignité dans la grâce : elle peut être aussi élégante, aussi riche que vous voudrez, elle ne sera jamais gaillarde ni tapageuse. Ses longs plis habillent à ravir et donnent de la distinction aux tournures les moins aristocratiques. Ajoutez qu'elle grandit et fait valoir la taille, et vous comprendrez tous ses droits à régner de nouveau. Aussi quel succès on lui a fait au bal de l'Élysée ! On n'avait d'éloges que pour ses sillons soyeux et l'harmonie de son allure.

C'est, croyez-moi, une reprise de pouvoir nettement reconnue.

Toute femme qui se présentera désormais dans un salon encotillonnée comme une marquise de l'ancien régime avouera, par ce seul fait, qu'elle use un costume d'antan : les robes neuves ne connaissent que la jupe unie. La mode le veut ainsi, et bien folle serait la femme que contredirait à son bon plaisir.

Il est bien difficile de se retrouver parmi les mille et une toilettes qui ont papillonné devant tous les yeux, dans cette nuit de fête, à l'Élysée. Comment fixer un souvenir au milieu de ce fouillis de tulle, de satin, de velours, de dentelles ? Cependant, nous noterons la toilette très-réussie de la maréchale de Mac-Mahon. La duchesse de Magenta portait une robe de satin bleu de Chine, avec flots de tulle bleu jetés sur la jupe, relevée d'un

côté par des guirlandes de roses-thé pâles, garnies de feuillage. Dans les cheveux, des roses-thé mêlées à une légère torsade de tulle bleu, et un superbe diadème en diamants. La duchesse portait en sautoir le cordon rosé de l'ordre des dames de Portugal.

La comtesse de Moltke avait une robe de satin blanc, avec seconde jupe de tulle. Du côté gauche du corsage, perdu dans les ruches et les bouillonnés qui le garnissaient, un papillon brun aux ailes de feu. C'était original et charmant.

La princesse Blanche d'Orléans était en toilette de tulle blanc d'une grâce exquise.

La princesse Radziwil, en gaze de Tiflis rayée, rose pâle, avec garniture de dentelle turque argentée.

Que d'autres toilettes à noter ! mais le nom des femmes qui les portaient m'échappe. Dans la crainte d'attribuer à celle-ci ce qui appartient à celle-là, j'enregistrerai sous le voile de l'anonyme, et au hasard : une robe de velours nacarat tout unie, véritable merveille de grand style ; une toilette de brocatelle paille sur jupe de dessous capucine, avec revers brodé d'or et d'argent ; une toilette de satin rose, avec jupe de dessus en tulle, parsemée de plumes d'oiseau mordoré, — un oiseau des îles dans les cheveux ; une robe de velours frappé bleu de deux tons, garnie en quilles de coquilles d'Alençon, mêlés à des guirlandes de géraniums. Que sais-je encore ? On ne peut tout citer et la plume se perd au milieu de ces éblouissements et de ces magnificences.

On parlait beaucoup, à l'Élysée, pour rivaliser avec les enchantements de féerie auxquels on assistait, de la fête quise prépare pour le samedi gras à l'Opéra. On nous promet des merveilles pour cette fête de nuit, des détails sans pareils dans le décor ; nous n'en doutons pas. La salle de l'Opéra, avec son escalier à la Paul Véronèse, ses foyers, ses galeries, est en effet un cadre éblouissant pour un bal.

BACHAUMONT.

NOS GRANDS POÈTES

III

VICTOR HUGO

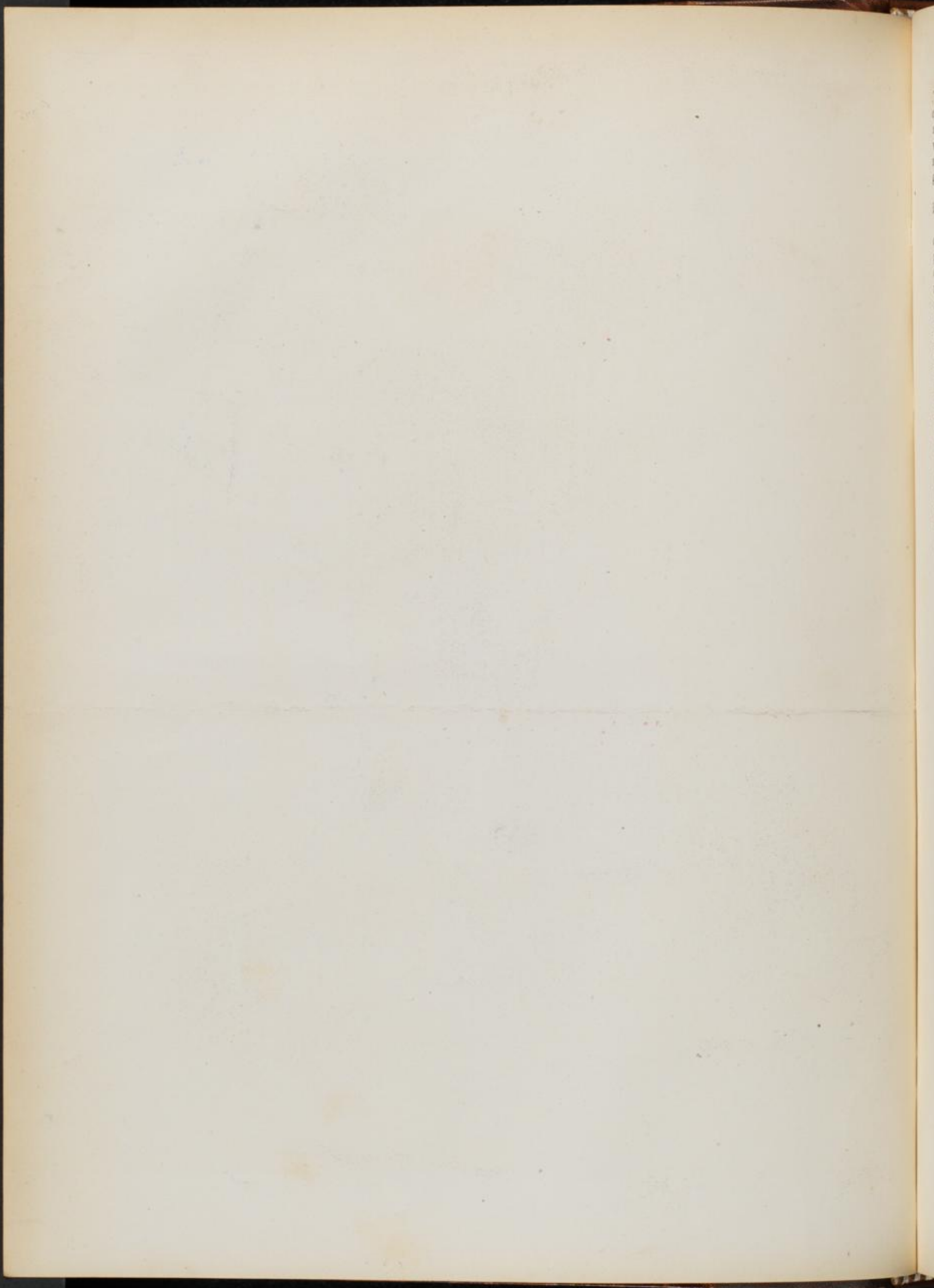
Le poète n'est point en cause, mais seulement l'homme, son esprit et son cœur. Nous n'avons pas à juger sa carrière, mais bien à montrer ce qu'il est devenu aujourd'hui, après les noires années écoulées, après les malheurs publics noyant dans leurs ombres les joies ineffables du retour, après les deuils successifs accumulés sur cette tête blanche, droite encore malgré tant de coups.

Victor Hugo a soixante-treize ans. Tout le monde connaît ses traits ; tout le monde se souvient de ces yeux petits, mais vifs et brillants ; de cette barbe blanche, large et touffue, de cette rude chevelure neigeuse, de ce front haut et de ces rides profondes et pleines de souvenirs ; mais ce que connaissent seulement ceux qui l'ont approché, c'est l'inaltérable douceur de son visage, c'est cette bonne mine souriante, aux chairs roses et fermes, à l'éclat naturel et constant.

Il faudrait le voir, lorsque, abandonnant pour quelques minutes son travail, il se retourne vers sa famille, hélas ! si réduite, et qui semble recommencer une seconde fois son développement interrompu. Alors l'auteur, l'homme politique, le poète redevient enfant, pour jouer avec les enfants, et les rires argentins éclatent, et l'auréole de cheveux blancs de l'aïeul s'incline pieusement vers l'auréole de cheveux blonds qui embellit ces jeunes têtes.

Qu'écrivait-il, quand ses petits-enfants sont entrés ? — Vite,





chacun d'eux veut voir, et le garçon prend hardiment la plume abandonnée; il trace quelques jambages; puis, se tournant vers le grand-père, il lui dit: « C'est drôle, tu as de grosses mains et tu écris petit; moi, j'ai des mains petites et j'écris gros! »

Et le grand-père, qui en sait long pourtant, ne trouvant rien à répondre, embrasse tendrement le cher gamin.

Il n'a pas besoin de bâtons de vieillesse, car il est agile encore et vigoureux; aussi ces enfants sont-ils, en réalité, deux plantes gracieuses, lierre et clématite, qui montent et grandissent en s'enroulant autour du tronc noueux, et qui monteront et grandiront ainsi jusqu'à ce que chacun d'eux devienne arbre à son tour. Ils l'embrassent, et lui les soutient par leur étroite même; mais que sa tête tende à se courber, que la sève sèche dans son écorce, que ses feuilles pâlissent et tombent, les deux plantes grimperont toujours et, devenues plus fortes, le soutiendront à leur tour.

« Noble vieillesse que celle qui tout d'abord éveille de telles idées! L'ombre de cette gloire, qui n'a pu protéger de plus vigoureux rejetons, est bienfaisante aux jeunes pousses. Georges grandit, Jeanne embellit: voilà tout l'horizon du poète, et l'homme politique y délasse ses yeux.

On a raconté « comment travaille » Victor Hugo. Voilà bien de la prétention! Pourtant, il est vrai qu'il rêve souvent dans ses longues promenades à ce qu'il veut écrire en rentrant. Or, un jour, comme il marchait à l'aventure, par les rues, sans but, tout absorbé en lui-même, méconnaissable sous ses vêtements simples, et heurté de plus d'un passant qui se fût découvert s'il l'eût reconnu, il fut rudement frappé par une poutre que traînaient des chevaux. On s'empressa, on le releva, il put rentrer chez lui sans trop de souffrances, mais il promit alors aux siens de ne plus s'exposer à pareille aventure, et, maintenant, quand il veut s'en aller bien loin, il monte sur l'impériale des omnibus.

Bien des gens seront étonnés d'apprendre que l'on peut faire là-haut sa connaissance; mais qu'ils se détrompent: ils le verront sans qu'il les voie.

Il part de chez lui, le matin, se dirigeant vers le centre de Paris, après avoir, quand il y songe, demandé au conducteur « la correspondance » qui permet de changer de voiture, au gré du voyageur. Il en change, en effet, et s'en va bien loin, sur son nouveau véhicule, assis autant que possible tout auprès du cocher, pour n'être point trop dérangé.

Le plus souvent, il pousse jusqu'à la barrière d'Italie, ou bien encore jusqu'à Ménilmontant; puis, arrivé à ces points extrêmes, il marche quelque temps, pour se dégourdir les jambes, après quoi il remonte à sa place et revient vers sa maison.

Beaucoup d'employés de tous grades le connaissent bien, et lorsqu'ils sont assurés de n'être point vus et de ne lui point déplaire, ils le montrent orgueilleusement à leurs pratiques préférées. Tout le long du chemin, le cocher qui, dans ses mains, tient avec ses guides la vie de son illustre voisin, s'applique, sans qu'on lui en sache gré, car on l'ignore, à éviter les cahots, à tourner doucement, à s'arrêter sans secousses.

Celui qui reçoit l'argent, montre aux autres voyageurs une courtoisie inusitée, et semble leur recommander de ne point faire trop de bruit. La voiture roule sur du zoton, le chemin se fait sans coups de fouet; il n'y a point de chocs, point de disputes, point de dangers, et lorsqu'on s'arrête, le conducteur salue discrètement, sans que l'objet de tous ses soins, qui lui rend poliment son coup de chapeau, se doute que ces braves gens honorent en lui autre chose qu'un habitué, et se découvrent devant sa gloire.

Rien de plus touchant que cette scène journalière. Sans que le poète s'en doute, il y a toute une conspiration ourdie

autour de lui. Conspiration du silence, conspiration du respect. On a des yeux menaçants pour les imprudents qui risquent de le déranger; on a des regards satisfaits quand il sourit. Si quelqu'un s'avisait de lui manquer, il serait rudement mené. La force physique monte jalousement la garde autour de cette force d'âme. Il y a vingt poignets pour un front.

Quant à lui, tantôt il jette au passage un regard curieux sur quelque vieux monument entrevu; tantôt il suit des yeux un enfant qui court au-dessous de lui sur le pavé; tantôt il semble considérer attentivement un être mystérieux, impalpable, qui vole et suit les mouvements de la voiture;... puis, quand il a regagné sa maison, les vers à moitié construits dans sa tête s'étendent tout de leur long sur le papier, l'anecdote ébauchée se cisèle et s'achève, ou bien il écrit tout d'un trait quelque appel magnifique à ses concitoyens.

Et puis à sa table, souvent pleine d'amis, il se retrouve entre ses deux petits enfants, siège contre siège. Il les soigne, leur parle, ne les gronde jamais et se dit en les considérant: « Georges grandit; Jeanne embellit. »

Ch. LAURENT.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — M. Emile Augier vient d'ajouter à son œuvre dramatique une pièce que le public s'est empressé d'applaudir. On n'y trouve pas la forte étude de caractères qui distingue certaines pièces de cet écrivain; mais il a rarement déployé plus d'habileté dans la conduite des scènes.

Au fond, *Madame Caverlet* représente un plaidoyer en faveur du divorce. Il s'agit d'une femme qui, mariée en France, puis séparée de son mari, voit celui-ci réparaître pour exploiter la situation de la manière la plus répugnante, en compromettant l'avenir de ses enfants. C'est par un divorce final que M. Augier les sauve et conclut sa pièce.

L'interprétation en est très-satisfaisante, et le succès a été grand, surtout pour M. Lafontaine, Mlles Rousseil et Bartet. MM. Parade, Saint-Germain, Diéudonné et Berton concourent à former un ensemble remarquable.

Le Vaudeville a retrouvé, grâce à M. Augier, de fructueuses soirées, et il se passera quelque temps avant qu'il songe à plaider en séparation contre *Madame Caverlet*.

Hor-Frog.

A ERNESTO ROSSI

Quand le monde réel m'est un trop lourd fardeau,
Je voudrais bien m'en faire un autre à mon usage
Et, comme toi, muant mon âme et mon visage,
Devenir un autre homme au lever du rideau,

Agiter, tout un soir, plus fort, plus grand, plus beau,
Le fantôme évoqué d'un héros et d'un âge,
Dussé-je, aveuglément fidèle au personnage,
Le rideau descendu, le suivre en son tombeau.

Je ne le puis. Jamais le rôle que je rêve,
Dans l'espace où l'on marche et parle, ne s'achève,
Et l'univers du rêve est si près du néant!

Par tes créations, tu vis plus d'une vie,
Mais moi je n'en ai qu'une et l'épuise en créant.
C'est pourquoi le poète, en t'admirant, t'envie.

Sully PRUDHOMME.

PLANCHE G. N° 604. — DESCRIPTION, PAGE 74.



TOILETTE D'APPARTEMENT (vue de face et de do-).
Modèle de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).



A. Leroy, imp. r. des Mathis, 66

Julie Buisson

A. Boyer
1297^c

Ad. Goubaud & Fils, 84^{ter} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Morison, r. de Antin, 14 - Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon

Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. de Rivoli, 8 & 10 - Corssets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Machines à coudre de M. Steelling, Boul. Sébastopol, 70 et rue Neuve des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.

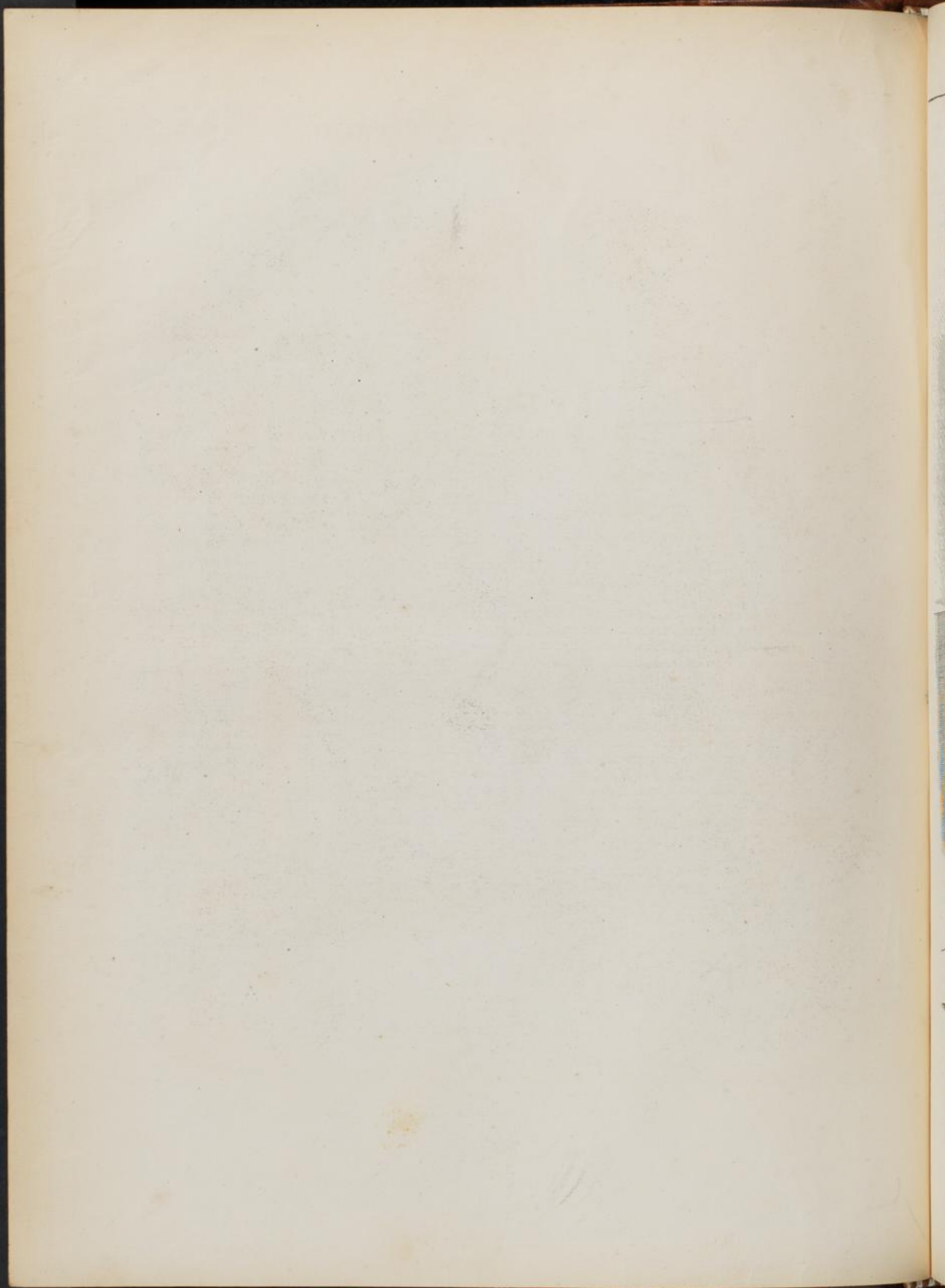


PLANCHE G, N° 603. — DESCRIPTION, PAGE 74.



TOILETTE DE VISITE (vue de face et de dos).

Modèle de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).

TROP BELLE ET TROP LAIDE

(NOUVELLE.)

I

Ce n'était pas le type que j'eusse choisi peut-être pour peindre une tête de vierge; mais, telle quelle, la « belle Toinette », comme nous l'appelions familièrement, était un type de saisissante beauté.

Le fait est qu'elle ne pouvait pas traverser une foule sans qu'on la regardât avec curiosité.

Ses grands yeux bruns, un peu trop saillants sans doute, avaient des tons de velours, et — chose rare, en cas pareil — ses regards aigus et provoquants donnaient à sa physionomie ouverte et franche des apparences d'effronterie innocente. Son nez presque retroussé, aux ailes roses, y ajoutait.

Le trait merveilleux, dans cet ensemble auquel personne n'osait rien reprendre, était un sourire incomparable. Des lèvres mignonnes, purpurines et toujours humides, laissaient voir, en s'entrouvrant, des dents petites, irréprochables, et blanches comme celles d'un jeune chien. On pouvait dire de ce sourire qu'il était un éclair illuminant un écrin de perles et un nid de grâces.

Toinette — ou, pour lui rendre son véritable prénom, Mlle Antoinette Domase — portait ses splendides cheveux châtain, crânement relevés sur des tempes veinées et sur un front admirablement modelé. Elle était de taille fine, grande, et hardiment découpée de hanches et d'épaules, avec de vrais airs et une vraie démarche de déesse. C'était le type de l'élégance physique; le velours ou la laine faisaient également merveille sur elle, et il était malaisé de pouvoir dire de quelle étoffe elle était couverte. On ne s'en souciait.

On l'apercevait toujours venir de loin. Une sorte de rayonnement la précédait et l'enveloppait dans les foules. Les voisins s'écartaient d'elle comme pour lui faire place et, chemin faisant, elle entraînait derrière soi bien des cœurs et bien des soupirs, en sus des exclamations admiratives.

Antoinette n'y paraissait pas prendre garde. Était-ce indifférence, aplomb, comme quelques-uns disaient, ou bien conscience de sa lumineuse autorité? — On ne savait trop définir ce sentiment de quiétude apparente, qui s'imposait.

Le malheur d'Antoinette était, appartenant à une famille d'honnêtes bourgeois, de n'avoir point de dot.

Ceux de ses admirateurs qui l'approchaient, dans l'intimité de la maison ou dans les salons sans éclat où elle se montrait, étaient comme effrayés de la fascination qu'elle exerçait autour d'elle.

Dans la rue, Antoinette était une reine qui passait; dans les cercles de son monde, elle devenait une paria charmante, et le vide se faisait autour d'elle.

Antoinette ne s'en émouvait ni n'en paraissait blessée. Au fond, ces défaites intimes étaient encore de véritables triomphes; elles témoignaient de sa supériorité.

Sous les yeux sévères de leur père, — et surtout de leur mère, — les jeunes gens se gardaient d'approcher Antoinette et de l'inviter à danser. C'était ainsi à peu près partout, dans le monde bourgeois et de médiocre fortune où les Domase conduisaient leur fille; car l'exiguïté de leurs ressources ne leur permettait pas d'affronter les grandes réceptions.

Si les hommes se tenaient à l'écart d'Antoinette, et ne dépassaient pas vis-à-vis d'elle les limites d'une politesse à laquelle la jeune fille avait, d'ailleurs, tous les droits possibles, les femmes redoutant son voisinage et la comparaison, s'éloignaient d'elle à distance de l'éblouissement qu'elle projetait.

Quelques-unes, — parmi les vieilles, — n'ayant plus rien à perdre, se risquaient à lui tenir compagnie, en l'enveloppant comme dans un cercle d'où il eût été difficile à Antoinette de sortir.

Dans ces âmes charitables il entraît encore du calcul. L'une avait sa fille ou sa petite-fille, l'autre son fils ou son petit-fils à défendre de l'enchanteresse.

Pour la première fois peut-être on avait pu dire d'une jeune fille parfaitement honnête « qu'elle était trop belle pour réussir dans le monde et pour y tenir sa place. »

Cette beauté d'Antoinette, toute de grâces, de séductions et d'enchantements, n'avait rien de fatal, ni de tragique. Il n'était pas de mère qui n'eût été fière d'avoir une telle femme pour belle-fille. Le grand, l'unique défaut d'Antoinette était, je l'ai dit, de n'avoir point de dot et d'être capable d'inspirer à qui l'approcherait de trop près une de ces passions auxquelles on ne peut résister.

Les sévères ajoutaient : « Que Mlle Domase étalait des dehors peu en rapport avec sa pauvreté et que c'était là une mauvaise note à mettre à son compte; qu'une telle fille, reine par la beauté, voudrait l'être par toutes les supériorités extérieures de la femme, et que toute fortune qui ne serait pas princière était destinée à fondre sur ces épaules d'une magnificence exceptionnelle. »

Quant à la vertu d'Antoinette et à sa tenue dans le monde, il n'y avait pas à mordre et personne n'y mordait.

La pauvre fille, qui portait en souriant sa couronne de reine, était donc la victime de préventions plus ou moins fondées.

II

Antoinette avait rapporté de ses excursions dans le monde un souci qui la rongea.

Ce souci avait commencé par une aurore de joie.

A travers l'encens qui l'enveloppait, elle avait remarqué un jeune homme discret dans ses adorations, et retenu à l'écart par une de ces mères vigilantes et inquiètes dont j'ai parlé.

C'était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, nommé Eloi Duparc, bien élevé, d'une modestie extrême, fort apprécié dans les petits cercles du monde bourgeois — où nos héros se rencontrent — pour son talent hors ligne de musicien, et pour ses jarrets de valseur.

Eloi Duparc était, en attendant mieux, simple commis dans une entreprise de transports. Ses parents, quoique jouissant d'une honorable aisance, rêvaient pour lui — comme la famille Domase pour leur fille — un bon et riche mariage qui lui permettrait de s'établir à son compte et de faire fortune. C'étaient des gens positifs, qui calculaient et visaient au solide.

Un mariage avec M^{lle} Domase était loin de répondre à leurs espérances et eût détruit toutes leurs combinaisons. Il y avait donc pour eux un intérêt capital à défendre leur fils contre la trop belle Antoinette.

Eloi n'avait pu parvenir à danser qu'une seule fois avec Antoinette, et cette unique occasion leur avait suffi pour se comprendre. A partir de ce moment, M^{me} Duparc, qui avait l'œil fin et le pressentiment juste, avait interdit à Eloi toute tentative d'intimité avec Antoinette.

Il arriva même que la bonne femme essaya de changer de monde, afin d'éviter les rencontres avec la jeune fille.

Un jour, il y avait sauterie et thé chez de bons petits rentiers de la rue Saint-Louis au Marais, où c'était fête de posséder les Duparc, père, mère et fils : le premier parce qu'il était un vrai boute-en-train et faisait au besoin danser les douairières, la seconde parce qu'elle était la plus passionnée joueuse de whist que l'on connût, et le troisième pour les talents que nous lui savons.

En rentrant de son bureau, Eloi, tout joyeux du plaisir qu'il se promettait, fut stupéfait de voir que son père et sa mère n'avaient fait aucun préparatif en vue de la soirée.

Il en fit la remarque.

Le père Duparc, qui s'en trouvait fort grognon, répondit en haussant les épaules :

— Ta mère est souffrante.

— Qu'as-tu, maman? demanda Eloi à sa mère.

— Moi, rien.

— Mon père me dit que c'est parce que tu es souffrante que vous n'allez ni l'un ni l'autre, ce soir, chez les Destrel.

— C'est un prétexte, fit Mme Duparc.

— Alors il y a une raison que vous ne me dites pas.

— La raison, reprit Mme Duparc, est que, ne voulant pas que tu ailles chez les Destrel, nous nous privons d'y aller.

Eloi pâlit et d'une voix inquiète :

— Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille chez les Destrel?

— Parce que, répondit sèchement Mme Duparc, les Domase y seront, et que j'aime autant que tu ne te rencontres pas avec eux.

— Je suppose qu'il t'est indifférent que je me rencontre avec M. et Mme Domase; c'est donc...

— Avec Antoinette, que je ne veux plus que tu te rencontres. C'est dit et entendu, n'est-ce pas? N'en parlons plus. Ton absence sera justifiée par la nôtre, puisque nous avons fait savoir aux Destrel que j'étais souffrante.

Eloi ne souffla mot et se retira tout rêveur.

On dina tristement, ce jour-là, dans la famille Duparc. La mère était visiblement agacée; le père trouva tout mauvais depuis le potage jusqu'au fromage, et le fils garda une attitude sournoise, sans souffler un mot, lui qui d'ordinaire était la gaieté de la maison.

On quitta la table rapidement, pour se retirer dans le salon où la station fut courte.

Un plaisir manqué équivalant à une fatigue, tout au moins à un trouble dans l'emploi du temps, on ne savait que se dire et chacun bâillait.

Mme Duparc, la première, parla de s'aller coucher, ce qui fut accepté par le père; le fils, leur ayant souhaité une bonne nuit, se retira dans sa petite chambre, en roulant mélancoliquement une cigarette.

Il était à peine sept heures et demie quand les trois Duparc se séparèrent pour ne se revoir, comme ils se le dirent, que le lendemain matin.

Trois quarts d'heure après, on aurait pu entendre, en prêtant bien l'oreille, la porte de l'appartement se fermer discrètement et avec d'innombrables précautions.

Antoinette ravageait la cervelle d'Eloi; il suffisait de la confiance que lui avait faite sa mère, pour que son désir de se trouver seul en présence de la jeune fille devint invincible.

Eloi arriva chez les Destrel.

— Et le papa? Et la maman? lui demanda-t-on.

— Ma mère est souffrante, vous le savez bien, — répondit Eloi du ton le plus naturel du monde, — et je suis chargé de toutes ses excuses.

Puis, sans s'apercevoir que le « vous le savez bien » dont il venait d'agrémenter sa phrase avait jeté la stupéfaction chez M. et Mme Destrel, il courut à Antoinette qui rougit d'aise.

— Vous m'accorderez la première contredanse? — murmura-t-il.

— Certainement. La voici qui commence.

— C'est pour vous seule que je suis venu à cette soirée, mademoiselle Antoinette, — continua Eloi en conduisant la jeune fille au quadrille.

Antoinette baissa ses beaux yeux et ne répondit pas. Son silence voulait tout dire. Eloi le prit, en effet, pour un aveu; le sien ayant été nettement formulé, il s'en suivait que tous deux s'étaient compris et que le nœud était fait entre eux.

Mais M. et Mme Domase à qui rien ne pouvait être plus désagréable que la perspective d'un mariage de leur fille avec Eloi, « un pauvre diable sans le sou », s'étaient interposés dans la conversation un peu animée établie entre les deux jeunes gens et trouvèrent un prétexte pour emmener Antoinette qui se laissa faire avec la plus grande docilité.

Qu'était maintenant pour elle le reste de cette petite réunion! Elle avait le cœur et la tête remplie des plus beaux et des plus séduisants rêves. Elle était aimée; — elle se sentait prête à aimer, si déjà elle n'aimait.

Elle partit emportant le ciel dans sa petite tête.

Eloi était sorti du salon en voyant Antoinette s'éloigner; il l'avait suivie à distance, et, au moment où la jeune fille, encauchonnée, se disposait à quitter l'appartement des Destrel, elle se tourna, aperçut les deux yeux d'Eloi fixés sur elle, rougit, et inclina la tête devant le signe d'adieu que lui adressa le jeune homme. Cinq minutes après, Eloi avait repris le chemin de la maison paternelle.

Pour lui aussi la fête n'avait plus ni charmes ni attraits. Les ténèbres avaient succédé à la lumière.

Au lendemain de cette soirée mémorable, Antoinette, à bout de ces affronts plus glorieux que des hommages, mais qui n'en étaient pas moins des affronts, avait pris la résolution de n'accepter plus aucune invitation de bal ou de soirée.

— Je n'entrerai pas pour cela au couvent, dit-elle à son père désolé, mais je ne vois rien de bien séduisant pour moi à me sentir traitée comme on me traite.

Il faut, pour bien comprendre le désespoir de M. Domase, savoir que ce brave homme avait accepté comme un cadeau du ciel fait à sa pauvreté cette merveilleuse beauté de sa fille et qu'il y avait fondé les espérances de quelque mariage féerique. Il était donc loin de compte, le pauvre homme; — employé dans une administration, avec des appointements honorables, mais strictement suffisants pour faire vivre sa famille et lui permettre d'élever trois enfants, car Antoinette avait deux frères plus jeunes qu'elle et encore en pension.

— Au surplus, reprit Antoinette, qu'est-ce que cela me fait de ne pas me marier? Je n'y songe pas... pas plus que je ne m'occupe à plaire ou à ne plaire pas. Je suis ce que le bon Dieu m'a faite; je ne puis rien changer à ma personne des dons que j'ai reçus, et que, en toute sincérité, je ne trouve pas aussi merveilleux qu'on le dit. Je connais, dans notre monde seulement, cent femmes plus réellement belles que moi, et je m'étonne de la terreur que j'inspire.

Les parents d'Antoinette se désolèrent de la résolution qu'elle avait prise de se séquestrer du monde; mais la jeune fille y mit tant de gaieté et une si sincère résignation qu'ils finirent momentanément par prendre leur parti.

— Au bout du compte, disait-elle, que fais-je, sinon jeter mon bonnet par dessus les moulins... de la sagesse... c'est assez rare, pour en rire plutôt que d'en pleurer.

Ce qu'Antoinette avait paru ne pas remarquer jusqu'alors, c'est que son père et sa mère faisaient des sacrifices énormes pour l'entretenir sur un certain pied de toilette et d'élégance en vue de ses succès dans le monde, et que, leur honorable spéculation étant manquée, ces sacrifices devenaient sans but et inutilement onéreux.

Antoinette y mit ordre et se fit bientôt remarquer par la simplicité de sa tenue, qui ne s'écartait pas d'ailleurs d'une décence que commandait son passé récent.

Mais, surnaturel effet de la beauté magique de cette jeune fille! elle gagna plutôt qu'elle ne perdit à ce changement, et

Antoinette ne rayonna pas moins dans ses apparitions en public.

Tout cela avait tellement dérangé les combinaisons de M. Domase que celui-ci n'avait plus qu'un refrain à la bouche.

Quand quelqu'un lui disait :

— J'ai rencontré aujourd'hui votre fille sur les boulevards; elle était charmante et a produit, comme toujours, une émeute autour d'elle.

Le père Domase répondait :

— C'est bien ! C'est bien ! Mais Toinette ne peut pourtant pas ramasser un mari dans les rues.

Le père Domase n'était point content, à vrai dire; et son autre marotte était celle-ci :

— Si je viens à mourir, que deviendra Toinette avec cette beauté, don fatal d'une mauvaise fée?

Ne pouvant décidément se consoler — quelque effort qu'il fit — de la résolution de sa fille, Domase la prit un jour à part.

— Ta décision est-elle bien arrêtée ? Antoinette, lui demanda-t-il.

— Bien arrêtée, cher père.

— Songe qu'il n'est pas possible qu'une fille comme toi devienne vieille fille.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, vraiment.

— Tu te résignerais à ne pas te marier ?

— Je m'y résignerais. Du moment que, pour des causes indépendantes de ma volonté, je ne puis pas devenir la femme de celui que je voudrais épouser, je n'ai aucune raison de me marier.

— Mais celui que tu as choisi est sans fortune.

— Je n'en ai pas non plus; sa famille est aussi honorable que la mienne; la question des convenances est sauvegardée. Je ne vois pas pourquoi un mariage entre nous est impossible. Vous le jugez ainsi, ma mère et toi, de même que M. et Mme Duparc; c'est que probablement y a des obstacles qui m'échappent. N'en parlons plus.

— Tu n'as plus revu M. Eloi ?

— Où l'aurais-je revu et comment l'aurais-je pu revoir ?

— Et si je te disais qu'il oublie les serments légers qu'il t'aura faits ?

— Je t'en demanderais la preuve, et si cette preuve m'était fournie, je répondrais que c'est tant pis pour M. Eloi.

— Si je te disais qu'il va se marier ?

Antoinette pâlit légèrement, et d'une voix émue :

— Si cela est, que veux-tu que j'y fasse ? dit-elle.

Puis, après un moment, elle reprit :

— Et qui épouse-t-il ?

— Une jeune fille de province.

— Riche, sans doute ?

— C'était le rêve des Duparc et ils y ont réussi, eux, soupira Domase.

— Cette jeune fille a la chance probablement de n'être point belle ? demanda Antoinette.

— C'est ce que j'ignore.

— Et quand se marie M. Eloi Duparc ?

— Je n'en sais rien; c'est ton oncle Dubois qui m'a annoncé cette nouvelle.

— Si tu le sais, tu me le diras ?

— Certainement. Et alors... commença Domase.

— Je ne m'engage à rien, répliqua Antoinette sur un ton ferme qui en imposa à son père.

Domase ne souffla mot pendant quelques instants. Antoinette affecta de se livrer à de petits soins de ménage dans sa chambre, afin de dissimuler son émotion et de faire paraître un calme qu'elle n'avait point.

Le bonhomme se décida à se retirer un peu capot en disant à sa fille :

— Nous reparlerons de tout cela.

— Quand tu pourras me donner les détails que je t'ai demandés.

En sortant de la chambre d'Antoinette, Domase rencontra sa femme et lui dit tout bas :

— Elle a très-bien pris la chose.

A peine son père l'avait-il quittée, qu'Antoinette, se laissant tomber sur le pied de son lit, la tête cachée dans ses deux mains, se prit à pleurer à sanglots.

Sa mère qui était dans la pièce voisine, en l'entendant, accourut précipitamment, et pressa dans ses bras cette pauvre fille, blanche comme un marbre, défaite, suffoquant à étouffer.

Mme Domase ne dit pas un mot à Antoinette, se contentant de couvrir de baisers son visage inondé de larmes et de sentir bondir contre le sien son cœur qui battait à lui briser la poitrine.

Le mouvement de Mme Domase se portant au secours de sa fille en détresse était un mouvement de mère.

Ses caresses furent un baume pour Antoinette, qui se calma peu à peu et s'assit, frémissante, haletante, les yeux encore inondés de pleurs et fixés à terre, les mains croisées sur ses genoux, la tête abattue. On eût dit la statue de la douleur.

La mère comprit qu'il n'y avait pas de consolation à donner à cette enfant, froissée dans ses plus chères illusions. L'heure n'était pas venue de panser cette blessure que le temps seul, à coup sûr, et la réflexion peut-être, parviendraient à cicatrifier.

Mme Domase se retira sans qu'Antoinette dit un mot ou fit un geste pour la retenir. Elle attendait l'un ou l'autre et s'éloigna discrètement devant le silence de sa fille.

Quand elle se vit seule, Antoinette porta ses doigts à ses yeux et pleura de nouveau, mais sans bruit. C'étaient des larmes d'une douleur résignée et qui s'écoulaient comme un orage s'éteint dans une pluie abondante.

— Est-il possible, murmura Antoinette, que Dieu m'ait fait ce cadeau, que tant de femmes m'envient, pour que j'y trouve mon malheur ! Est-il possible que cette beauté que je maudis ait inspiré à mes pauvres parents des idées d'une spéculation qui devient une source de larmes et de chagrins pour moi, et soit pour les mères de famille un sujet de craintes injustes ! Est-ce que je m'en suis jamais parée de cette beauté, moi ? Est-ce que j'en ai jamais tiré vanité ? Il a, par malheur, plu à mon père de parer cette beauté, il a plu à ma mère de s'enorgueillir... C'est tout naturel; mais eux seuls sont coupables, et non pas moi !... Ah ! ils me connaissent peu ceux qui me blâment et se défient de moi ! S'ils savaient combien j'aurais préféré demeurer dans mon obscurité, ne rien connaître de ces encens qui m'ont enveloppée sans m'émouvoir, sans me corrompre !

Antoinette s'interrompit un instant, poussa un profond soupir, puis reprit :

— Dans cette paisible obscurité que je regrette, j'aurais rencontré sans doute quelque simple garçon, comme moi sans ambition, qui eût été fier de moi peut-être, mais qui en eût été fier pour lui, et non à cause du bruit de cette beauté fatale !...

La jeune fille s'arrêta court dans ses réflexions. Il lui sembla qu'une voix murmurait à son oreille ces mots :

— J'étais celui que vous invoquez, ma chère Antoinette. C'était vous que j'aimais et non cette reine à la couronne de laquelle on attachait plus d'épines encore que de roses ! Le garçon simple et sans ambition que vous rêviez de rencontrer, c'était moi ! Comme vous je suis pauvre; mais pour être digne de vous, j'aurais travaillé de toute l'ardeur de mes jeunes bras et de ma jeune tête. Oui, j'aurais été fier de posséder cette beauté miraculeuse qui est la cause de vos tourments; mais, sans être jaloux de vous voir si belle, j'aurais fait de ces dons que vous maudissez, l'objet de mon culte, et votre autel n'eût pas été dans les salons, mais dans notre demeure modeste.

Cette voix mystérieuse qu'Antoinette écouta, ou plutôt dont

elle se répéta les paroles, était celle d'Eloi Duparc, et ces paroles étaient celles qu'Eloi lui avait dites pendant ce court entretien qui avait, hélas! décidé de leur sort.

— Oui, oui, il me disait cela, lui! Et il avait raison de le dire, — reprit Antoinette, — car c'était là ce que je rêvais d'entendre de la bouche d'un honnête homme. Mais être belle et pauvre, ç'a été pour moi un double crime, que je paye et qu'Eloi paye avec moi! Oh! je ne l'accuse pas; j'ai la conviction que, victime comme moi de l'ambition de sa famille et de la passion de celle-ci pour la fortune, il ne m'a point délaissée, mais qu'il a été arraché à ses engagements. Que la volonté de Dieu soit faite!

XAVIER EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

LES CIRQUES

Paris possède maintenant quatre cirques monumentaux, sans compter le futur Hippodrome, les ménageries et les nombreux établissements qui exhibent chaque soir, entre deux chansons, des gymnasiarques, des dompteurs, des danseurs de corde et des clowns.

Le goût des Parisiens pour les spectacles de ce genre, bien qu'il n'ait jamais sévi avec fureur, date de très-loin. Aucune fête publique, aucune entrée royale n'a eu lieu au moyen-âge, sans être accompagnée de tours de force, dont les vieux chroniqueurs nous ont conservé le souvenir.

En 1385, lors de l'entrée à Paris de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, un Génois fit l'admiration de la ville. Une corde ayant été tendue de l'une des tours de Notre-Dame à une des maisons du pont Notre-Dame, il descendit sur cette corde tenant un flambeau d'une main et de l'autre une couronne qu'il posa sur la tête de la reine, au moment où la princesse passa. Il reprit ensuite le chemin des airs et remonta d'où il était parti.

Christine de Pisan parle également d'un homme « qui apprise avoit une telle industrie, que merveilleusement sailloit sur cordes tendues haut en bas, depuis les tours de Notre-Dame jusques au Palais, et faisait tels jeux d'appertise, si qu'il sembloit qu'il volât, et aussi le *voleur* était appelé celui. Un jour, il faillit à prendre la corde, et de si haut tomba, que tout s'esmarmela (se broya) sur le pavé. »

Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre et de retrouver dans les acrobates qui émerveillaient, sur la place de Grève, nos bons aïeux, les sosies des ballerines et des gymnastes d'aujourd'hui. Ils exerçaient leur art en plein air, voilà toute la différence.

Nicolet, le fondateur du théâtre de la Gaîté, est le premier qui leur ait offert un asile. Chez lui, on le sait, les entr'actes étaient toujours occupés par des équilibristes, des joueurs de tambour de basque et des tourneuses dont les exercices adroitement gradués faisaient dire, d'abord à l'impresario et ensuite au public : *C'est de plus fort en plus fort!* Heureux Nicolet, c'est cet éloge, devenu proverbial, qui a sauvé son nom de l'oubli.

Seize ans plus tard, en 1870, un écuyer anglais nommé Astley, qui, en compagnie de Benoit Guerre, de Bald et d'autres écuyers et jongleurs anglais, venait de parcourir la France, en faisant partout de fructueuses recettes, eut l'idée de se fixer à Paris et ouvrit, dans la rue du Faubourg-du-Temple, un établissement destiné aux exercices d'équitation.

Ce fut là le premier cirque parisien, et ce spectacle nouveau eut tout d'abord un grand succès. Bientôt, croyant remarquer que la curiosité publique commençait à se lasser, Astley, qui s'était associé au fameux Antoine Franconi, père de la dynastie

des Franconi, joignit aux écuyers des jongleurs, des danseurs de corde et des animaux savants. Le singe *Joeko* fit alors courir tout Paris. Il eut aussi l'idée de faire venir des mimes anglais, comme on l'a fait de nos jours; mais la Révolution et la rupture de nos relations avec nos voisins l'en empêchèrent.

Vers 1800, le cirque d'Astley fut transporté par Franconi dans l'ancien jardin du couvent des Capucines; mais le percement de la rue de la Paix l'en délogea. Franconi fit alors construire, en 1807, entre les rues Saint-Honoré et du Mont-Thabor, une nouvelle salle à laquelle il donna le titre pompeux de « Cirque Olympique ».

La construction du Trésor, rue de Rivoli, contraignit encore les Franconi à quitter leur théâtre; ils retournèrent au faubourg du Temple, ancien emplacement du manège d'Astley.

En 1826, leur nouvel établissement ayant été la proie des flammes, de nombreuses souscriptions s'ouvrirent à leur profit et leur permirent d'élever l'amphithéâtre du boulevard qui devint le « Cirque national ». Là, on jouait de grandes pièces équestres, tableaux militaires baptisés du nom de *mimo-drames*.

Le théâtre du Cirque a été emporté avec ses voisins dans le tombeau des démolisseurs.

Une nouvelle salle avait été construite en 1844, par l'architecte Hittorf, aux Champs-Élysées, pour le spectacle d'été, et alternait avec le théâtre du Cirque. Les exercices équestres ne furent donc point interrompus. Mais la salle du Carré-Marigny ne pouvant être ouverte que du mois d'avril au mois d'octobre, l'administration du cirque fit construire pour l'hiver, sur le boulevard des Filles-du-Calvaire, un nouvel et grandiose établissement qui fut inauguré en 1852.

G. DE F.

Description de la gravure coloriée n° 1297 C.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en cachemire éru et faille havane. — Jupons à traîne, entouré d'un plissé à larges plis plats d'une hauteur de 40 cent., lequel est terminé par un petit volant plissé en faille. — Polonoise avec col montant, plastron au milieu du dos et manches en faille. Un plissé très-bas encadre le plastron; des plissés alternés en soie et laine, avec parement boutonné, entourent le bas des manches. — Ceinture *baby* en faille plissée entièrement à petits plis, maintenue aux hanches par des boutons et nouée simplement derrière au bas du plastron de soie. — Chapeau de feutre noir, garni dessus d'une cordelière d'or et d'une plume « saule » de couleur marron ombré. Une draperie de velours assorti forme bandeau dessous avec boucles d'or.

2. Robe *Baby* en faille bronze et velours bronze plus foncé. — Jupons à courte traîne, entouré et garni au milieu devant d'une bande de velours, puis plissé tout autour à larges plis plats. — Cuirasse (corsage de dessous) en faille, avec collet et manches de velours; celles-ci sont terminées par trois parements superposés et alternés comme étoffe. — Corsage de dessus, (genre corselet) composé de bandes de velours et de bandes de faille dont le décolleté carré est bordé de velours; ce corsage est boutonné derrière. Une ceinture *baby* en faille est drapée autour de la robe, bordant le bas du corsage, et nouée négligemment derrière. — Chapeau de velours assorti, bordé et garni de velours bleu, avec plumet noir sur le dessus.

Description de la gravure coloriée n° 1298 D.

Substituée à la gravure n° 1297 C, pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de feutre gris, à passe relevée sur les côtés. Bordure de velours lilas; coques de velours semblable posées en pyramide sur le côté, avec motif d'or et branche de roses dans le haut. Draperie de velours lilas autour de la calotte et plume noire sur le dessus.

2. Matinée en molleton de laine ou cachemire. Le dos est demi-ajusté, avec postillon plissé; les devants forment en même temps le gilet et le paletot. Un ruban orange entoure et dessine le bord de celui-ci, encadrant derrière le postillon et formant un nœud sur le côté. Manches froncées, entourées dans le haut et le bas de bracelets de ruban, et terminées par un bouillonné et un volant. Collet en broderie anglaise et cravate de ruban assorti.

3. Col et sous-manche en toile blanche, dentelés et bordés d'une bande bleue, et reposant sur une seconde partie en percale à carreaux bleus et blancs, qui donne une certaine originalité à la parure.

4. Nœud de cravate en dentelle crème et ruban rose.

5. Chapeau de feutre noir, doublé et bordé de soie gris cendre. Fond mou en velours gris cendre formant un bavolet coulissé. Plume bleue sur le sommet; bandeau de roses devant et branche de roses sous le bavolet.

6. Chapeau rond, à passe enlevée, recouverte de velours noir. Le fond mou, en faille marron, est entouré d'une bande de peluche ou de loutre. Deux ailes bleutées ornent le côté du chapeau; une plume ombrée gris et marron recouvre la calotte pour retomber derrière.

7. Dessus de corsage en organdi blanc, décolleté en carré devant. Collette rose, en crêpe lisse, entourée d'un fichu de surah rose plissé et garni d'une dentelle crème. Le carré devant est orné d'une ruche et d'une double dentelle séparées par une traverse rose.

REVUE DES MAGASINS

Nos lectrices auront une idée de l'importance de la Cie américaine WHEELER et WILSON par l'extrait suivant, emprunté à un journal du pays :

« Un violent incendie a détruit, le 16 décembre dernier, tout l'ancien établissement de la Cie Wheeler et Wilson à Bridgeport (sur la ligne de New-York à Boston) lequel comprenait 170 mètres sur 70, avec trois étages. La perte, évaluée à 3 millions de francs, n'était couverte que de moitié par les assurances. Fort heureusement pour la Compagnie, elle possède depuis quelques années deux autres bâtiments, qui ont été construits à l'aide de matériaux incombustibles. Ceux-ci servent à la fabrication de la machine à coudre elle-même, tandis que l'autre était employé à la fabrication et à l'emmagasinage des tables, et au dépôt d'huiles. » Le lendemain même de l'incendie, un journal de Bridgeport apprenait au public que la Compagnie avait passé un contrat avec un entrepreneur pour opérer le déblaiement immédiat des ruines. En outre, elle avait loué provisoirement un autre immeuble pour continuer sa fabrication, et, afin de n'éprouver aucun retard dans ses livraisons, elle avait conclu un marché avec une fabrique d'ébénisterie de la ville. »

La nouvelle de ce sinistre a jeté un certain trouble dans le commerce par la crainte qu'on a eue de voir la Cie Wheeler et Wilson dans l'impossibilité de répondre à la confiance publique. Mais nous sommes en mesure d'annoncer qu'elle est à même de recevoir et de livrer les commandes les plus importantes.

M. H. SEELING, agent principal de la Cie Wheeler et Wilson en France outre les dépôts de l'excellente machine de ce nom, possède encore deux autres machines fort recommandables, mais à main : la *Favorite des Dames*, qui mérite si bien son nom, et la *Canadienne*. La première, y compris 5 aiguilles, 1 étai, 1 tourne-vis, 1 burette, 1 guide, 1 ourleur à mouchoirs et le livre d'instruction, coûte 64 fr. La seconde, un peu plus grande et avec plus d'accessoires, vaut 100 fr.

Nous reviendrons prochainement sur les avantages précieux et incontestables que présentent ces deux petites machines que l'on peut se procurer : boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; et rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

— Avec les délicieux tulles brodés et lamés or, argent, acier, il faut de non moins charmantes dentelles assorties, pour constituer des robes de bal dans le goût du jour. La *Ville de Lyon*, toujours si bien au fait de la nouveauté, possède la plus jolie variété de dentelles lamées qu'on puisse désirer; femmes du monde et couturières affluent avec ensemble rue de la Chaussée-d'Antin, 6, pour les achats de ce genre. Rien de joli comme ces dentelles posées sur le velours lorsque l'arrangement est fait avec goût.

Aujourd'hui que le « plissé » est entré dans nos habitudes, une femme qui s'habille ne saurait s'en passer, et la *Ville de Lyon* lui fournit tous les genres possible : en organdi et valenciennes, pour envers d'ourlet aux robes à traîne (indispensable); en organdi ou crêpe lisse, servant d'entre-deux à coulisse de ruban ou de velours pour corsages décolletés; en crêpe lisse, à bords festonnés de soie blanche ou noire, pour corsages ouverts, intérieur de fichus, bas de manches, etc.

Mais où la *Ville de Lyon* offre des éléments précieux à la coquetterie, à l'adresse et au goût des femmes qui aiment à varier leurs toilettes, c'est à ses comptoirs de dentelles et de rubans : le tulle et la dentelle Colville, la blonde espagnole blanche et noire, voilà pour le premier; le ruban l'Archiduc, le cuir de Cordoue, le lamé or, argent, acier, voilà pour le second.

A l'aide de tout cela réuni, combiné, puis mélangé avec des perles, des fleurs ou des plumes, on a bien vite transformé le costume le plus

simple en un délicieux composé capable de faire tourner les têtes les plus solides.

Les gants de la *Ville de Lyon* sont depuis trop longtemps connus dans le monde entier pour que nous ayons besoin de nous étendre sur ce sujet; nous nous contenterons de rappeler à nos lectrices la qualité extraordinaire de leur peau, leur coupe parfaite et leur excellente fabrication. Le gant *Joséphine* à lui seul suffirait certainement pour établir la réputation d'une maison.

— On ne saurait trop insister sur le rôle important des savons dans l'hygiène de la peau; c'est, en parfumerie, le produit le plus essentiel et celui qui, par son usage journalier, est appelé à produire les plus funestes effets ou à rendre les plus grands services. Mais en s'adressant à la maison PINAUD-MEYER, on peut choisir, les yeux fermés, dans ses riches collections : savon aux violettes de Parme; au bouquet d'Ylora; savon dulcifié au suc de laitue; savon aux fleurs de mai; savon au suc de nymphea; savon à l'Ylang-Ylang; savon au baume de la Mecque; savon aux boutons de roses; savons assortis à différentes odeurs.

Comme eaux de toilettes, la *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) nous fournit de véritables trésors, parmi lesquels nous signalons le *Lait d'Hébé*, la plus célèbre de toutes les eaux. C'est une composition extra-hygiénique possédant essentiellement la triple vertu de tonifier, de rafraîchir et d'embellir la peau. Cet excellent produit de la maison Pinaud-Meyer convient surtout aux peaux grasses et atoniques.

La *Crème-Neige* est un cold-cream sans égal par la finesse des onctueux qui le composent et par les soins particuliers apportés à sa préparation. On en recommande surtout l'usage aux personnes dont la peau est sèche et sans souplesse. Mais quand on a le malheur d'avoir une peau farineuse (la *Lotion callidermique* est sans égale et son emploi est parfait; son action s'exerce immédiatement sur l'épiderme, qui s'adoucit et blanchit sensiblement.

Voilà nos lectrices bien renseignées sur l'hygiène de la beauté, et si elles n'en profitent pas pour être charmantes, ce ne sera ni de la faute de MM. Pinaud-Meyer, ni de la nôtre!

SPÉCIALITÉS

Il ne s'agit plus d'hésiter, de tâtonner, de se demander si l'on doit ou non se teindre les cheveux quand ils sont blancs. Dans une ère de progrès comme la nôtre, tout le monde cède au même courant. En fait d'eaux de teinture, comme en bien des choses, les dernières arrivées sont les mieux vues, et ce n'est pas sans légitime raison en ce qui concerne celles-ci. A quoi servirait l'intelligence, si l'on ne cherchait à bénéficier de l'expérience d'autrui? Donc la *Société d'Hygiène française* a bien raison de compter sur le succès de son *Eau Figaro*, teinture spéciale pour les cheveux et la barbe, puisque c'est une des dernières créations en ce genre.

L'*Eau Figaro* comporte trois degrés : — Une teinture progressive dont le résultat définitif demande huit jours, et qui plaît aux personnes soigneuses. — Le second degré (eau spéciale pour la barbe) est d'un effet plus prompt : en deux jours on a obtenu avec elle tout ce qu'on pouvait désirer. — Quant au troisième degré, c'est une *Eau Figaro* instantanée pour laquelle il y a deux flacons et dont l'effet est immédiat.

Outre ces trois produits portant le même nom d'*Eau Figaro*, la Société d'hygiène française possède encore une *Pommade Figaro*, pouvant remplacer l'Eau et donnant les mêmes résultats. Très-précieuse pour les personnes qui n'aiment pas le contact de l'eau en hiver, cette pommade est encore fort appréciée en voyage.

C'est au boulevard Bonne-Nouvelle, 1 (vis-à-vis la porte Saint-Denis) que se trouve l'*Eau Figaro*.

M. D'A.

Nous avons recommandé à nos lectrices le journal *La Jeune Mère*; nous croyons leur être agréable en mettant sous leurs yeux le sommaire du n° 4 (1^{er} février 1876).

TEXTE: Causerie du docteur. L'Éducation du nouveau-né. Les plaisirs de l'hiver. La leçon de lecture. *Le Volontaire*, poésie. Le sommeil. Les crèches de Bordeaux. Les enfants gâtés. Nouvelles. — GRAVURES. Nourrices et bonnes d'enfants. La leçon de lecture. Bébé prend son café.

Bureaux, E. Plon et C^o, rue Garancière, 10. Paris.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants